

LES FICHES DE CORTEX

N°1 • Bains douches - Julie Conte



UN FILM TÉMOIGNAGE SUR LES DERNIERS
BAINS DOUCHES DU 41 RUE OBERKAMPF
DANS LE 11E ARRONDISSEMENT DE PARIS.

*Sous la direction de
Sandrine Brotans -
Rédactrice en chef de Cortex média*



Bains Douches,

41 RUE OBERKAMPF, PARIS 11ème

un film de Julie Conte

IMAGE : JULIE CONTE - MONTAGE : CÉCILE MARTINAUD - SON : MARC PARAZON, MARIE-CLOTILDE CHÉRY, JULIEN SICART - MIXAGE : FRANÇOIS GUEURCE - MUSIQUE : :SUCH: - ÉTALONNAGE JULIA MINGO - PRODUIT PAR JEANNE EZVAN. UNE PRODUCTION APACHES FILMS, EN COPRODUCTION AVEC VIÀGRANDPARIS, AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE, LE SOUTIEN DE BROUILLON D'UN RÊVE DE LA SCAM ET DU DISPOSITIF LA CULTURE AVEC LA COPIE PRIVÉE, LE SOUTIEN DE LA SACEM, DÉVELOPPÉ AVEC LA PARTICIPATION DU FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ - COMMISSARIAT GÉNÉRAL À L'ÉGALITÉ DES TERRITOIRES - CNC ET DE L'AIDE À L'ÉCRITURE DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE



Fiche technique

Réalisateur: Julie Conte

Année de sortie: 2019 -

Durée: 26 mm 23s

Pays d'origine: France

Langue: Français

Genre: Documentaire

Synopsis

Ils viennent ici pour se laver, pour rester propres. Certains sont en détresse, d'autres en panne d'eau chaude. Les bains-douches sont leur refuge éphémère, avant le retour à la ville, à la rue. Ici, on reprend des forces et on cause. Pourtant la violence n'est jamais loin. Un mauvais regard, une insulte, un geste brusque. Le personnel des bains-douches veille, prévient les dérapages. Hors du monde, c'est tout un monde.

Notre avis

Un film tout en sensibilité qui nous fait découvrir un univers hors de notre zone de confort. Les personnages sont touchant et incroyablement digne. Un grand moment d'humanité.

Les fiches de cortex

66 cours charlemagne 69 002 Lyon - benjamin@cortex-media.fr / «Les fiches de cortex» est édité par le Studio Parolox /

Directeur de la publication : Benjamin Laurent / Rédactrice en chef : Sandrine Brotons

Avec la participation de Corinne Guerci et Alizé Lorion

Une reproduction de «Les fiches de cortex» est autorisée à des fins pédagogiques dans le cadre des cours scolaires et universitaires. www.cortex-media.fr

«Les fiches de cortex» est un magazine gratuit, il ne peut être vendu. Si vous avez acheté ce document merci de nous l'indiquer à l'adresse : info@parolox.fr



Le commentaire de Cortex

par corinne Guerci

Ce film documentaire de Julie Conte sur les Bains-douches de la rue Oberkampf, Paris 11e, a été sélectionné au festival international Message To Man de Saint Pétersbourg. Il aborde un sujet de société dont on parle rarement et montre le souci de l'hygiène chez des personnes qui ont une vie précaire ou marginale. Venir se laver aux bains-douches est une solution pour affronter un quotidien difficile, on entend ainsi ce beau témoignage : « J'ai confiance en l'avenir, maintenant il faut maîtriser le présent... ». Se laver représente aussi la volonté de rester digne, de préserver son identité. Dans un rythme assez lent, le court-métrage s'attarde sur les gens, les gestes, les lieux.

La réalisatrice se met à l'écoute des personnes qui viennent prendre une douche, également laver leur linge (seul bain-douche à Paris à avoir un lavomatic), et considère aussi les agents municipaux dans leur travail quotidien (accueil, entretien). Les gros plans sur le carrelage, la bonde, la paroi de douche ruisselante, l'eau qui goutte... deviennent très plastiques, le tout dans une douce tonalité bleu-mauve, même si le film reste sobre, sans « effets » inutiles ni musique ajoutée, simplement ponctué par les récits en voix off. La réalisatrice filme avec pudeur et empathie le lieu d'une certaine intimité, qui devient aussi un espace de lien social.

Regarder « Bains-douches » engendre une prise de conscience salutaire : tout en réalisant ce qu'est le luxe d'avoir une salle d'eau à soi, on sort de sa zone de confort pour s'ouvrir à d'autres réalités, ce qui est bien l'un des enjeux du cinéma documentaire.



Interview de Julie Conte

par Alizé Lorion

Pour son deuxième documentaire, Julie Conte livre un récit intimiste à l'intérieur des Bains-douches d'Oberkampf dans le 11e arrondissement de Paris. Avec réalisme et profondeur dans les témoignages, nous découvrons l'histoire des usagers de ces anciens bâtiments aux façades carrelées du XXe siècle.

Cortex : Qu'est-ce qui vous a inspiré la réalisation de « Bains-douches » ?

Julie Conte : Pour moi, « Bains-douches » c'était une façon de parler de la précarité autrement. C'est un vrai sujet de société qui soulève des problèmes d'habitat, de soins, des problèmes pour se nourrir, de trouver à survivre. C'était aussi une façon très frontale d'aborder ces sujets de société dont on ne parle jamais. Pouvoir se sentir propre est indispensable quand on n'a pas accès à l'eau. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce n'est pas du tout un lieu où il n'y a que des SDF qui y vont, il y a plein de gens en difficultés qui s'y rendent. Des familles nombreuses avec beaucoup d'enfants, des étudiants qui n'ont qu'un petit studio sans salle de bain, des personnes âgées avec une petite retraite qui ont du mal à payer leurs factures... Ça touche plusieurs classes sociales, et c'est un réel problème dont on ne parle pas dans les grandes villes comme Paris mais aussi ailleurs en France, et c'est pour cela que j'ai voulu faire ce documentaire. D'autant plus que les bains-douches sont voués à disparaître. Quand j'ai commencé à faire le film, il y en avait 20 sur Paris, et aujourd'hui il y en a qui se retrouvent sans ce service.

Avant les années 2000, les bains-douches étaient payants à Paris. Mais depuis, ils sont devenus gratuits grâce à la municipalité. Il y a peu de gens qui connaissent ces lieux, et en même temps ce sont des lieux vraiment importants, dans ce qu'ils proposent en termes de services, mais aussi de soins. Parce qu'au final, les gens

qui viennent sont accueillis, ils passent un moment d'échange avec les agents municipaux et ils repartent en se sentant bien. C'est un lieu qui revêt une intimité particulière, mais c'est aussi un lieu créateur de lien social.



Comment est-ce que vous avez découvert l'existence des bains-douches d'Oberkampf ?

Dès que je suis arrivée à Paris en 2000, j'ai vu en me baladant - car je suis très curieuse et que j'aime bien l'architecture - ces bâtiments avec des façades en mosaïque très colorées un peu partout dans

chaque arrondissement. Ce sont des bâtisses qui datent du début du XXe siècle, avec une architecture très caractéristique de ce siècle.

À cette époque-là, je ne réalisais pas encore de films, j'étais juste curieuse de ces bâtiments. Et il se trouve qu'à ce même moment, on était en travaux dans notre appartement, et on n'a plus eu d'eau pendant un mois. Alors nous avons dû nous rendre dans un de ces bains-douches en famille. Et c'est là que j'ai eu le flash : « il y a un vrai sujet à faire ».

Moi-même en tant qu'usagère, j'ai éprouvé le besoin de le raconter dans un film, de raconter ce qu'il se passe à l'intérieur. À partir de là, j'ai commencé à repérer tous les bains-douches de Paris et j'ai choisi celui de la rue Oberkampf parce que c'est le seul à avoir un lavomatic. Vu que les gens prenaient rendez-vous pour laver leur linge toutes les deux à trois semaines, ça me permettait de les retrouver assez régulièrement. Sinon les autres usagers, ils viennent puis ils partent, donc ça aurait été compliqué pour les filmer. J'ai choisi celui-là parce qu'il me permettait de faire un travail de fond avec certains des personnages qui sont dans le film. J'ai pu les filmer en prenant rendez-vous avec eux, d'abord en les enregistrant au son, puis à l'image, et le film s'est tourné comme ça.

Pourquoi avez-vous décidé d'adopter ce mode de tournage plus en retrait, en observation ?

D'abord, parce que je ne voulais pas brusquer les gens. Avec ce documentaire, on rentre vraiment dans leur intimité, c'est comme si on rentrait dans leur salle de bains. Même si c'est un lieu collectif, on filme les gens en train de faire leur toilette, et c'est très difficile.

J'ai pris le parti de les filmer une fois qu'ils sortaient de la douche, non pas quand ils arrivaient, mal réveillés, chiffonnés, sales... L'idée que je voulais c'était de réaliser un film sur la pudeur, sur l'estime de soi, le soin et l'image qu'on veut donner de soi. Et pour cette approche-là, je l'ai fait de manière asynchrone : d'abord au son uniquement, en interview en face-à-face où ils me parlaient quand ils étaient disponibles et quand ils se sentaient prêts. On allait dans une pièce à part pour plus d'intimité et un son correct. S'isoler permettait d'avoir une relation plus confidentielle, plus intime, où ils me racontaient leur histoire. Ensuite, je les filmais en train de faire leur toilette. Ce n'était pas forcément le même jour, c'était quand ils étaient prêts, quand ils me le disaient. Je n'ai jamais voulu forcer ce moment, je voulais que ça arrive naturellement.

C'était une volonté de ne jamais voir parler les gens que vous avez interviewés ?

Oui, je trouvais que c'était plus intéressant d'être dans cette distance-là, de placer le spectateur dans ce rapport, c'est une distance qui me semblait plus juste sur l'écoute.

C'est quelque chose que je voulais aussi faire ressentir par le biais de l'image. C'est pour ça que j'ai choisi des plans fixes des lieux, des usagers, de certains détails comme l'évacuation de l'eau des douches...

Le fait d'être seule sur le lieu pour filmer me permettait d'être plus proche des gens et d'adopter une démarche plus perceptible pour les personnes filmées. J'étais à une distance qui leur convenait aussi, dans l'intime, mais en retrait.

Est-ce que c'était difficile d'aborder ces personnes, de leur demander de raconter leur histoire ? Comment ça s'est passé ?

Oui, c'était très difficile. Déjà le documentaire pour moi, c'est une relation très intime à l'autre et au reste du monde. Et ça, ce n'est possible qu'avec le temps. Construire des relations, apprendre à connaître l'histoire des gens, créer de la confiance... j'ai passé beaucoup de temps sur place, pour les rencontrer sans filmer, juste discuter. Les personnes qui m'ont vraiment permis que les usagers soient en confiance, ce sont les agents municipaux. Eux, ils connaissent le lieu par cœur ainsi que les habitués d'ici. Ce sont ceux qui rassurent, ceux qui mettent en confiance et à qui les usagers viennent se confier.

Petit à petit, à force d'investissement et de temps, j'ai gagné leur confiance et leur reconnaissance, ce qui m'a réellement permis d'approcher les usagers grâce à eux.

Quel message vouliez-vous faire passer à travers ce documentaire ?

Pour moi, le documentaire, c'est profondément humaniste. C'est considérer l'autre comme son égal et l'approcher sans jugement. Quand je revois ces personnes faire leur toilette dans ce lieu public, il y a déjà ce rapport compliqué à l'intimité, mais aussi à l'identification.

Le documentaire permet de se mettre dans une empathie, dans une écoute profonde de l'autre. Et d'y voir aussi une certaine identification. Avec le documentaire, on dépasse les classes sociales, le rapport à la vie, à l'urbanité, aux frontières physiques. Dans un monde où l'on peut partager des idées, des ressentis très profonds avec des gens qui pourraient nous paraître très différents ou très loin de nous, on finit par réaliser que pas tant que ça en fait.

Je trouve qu'ils [les usagers des baignoires NDLR] ont eu un courage incroyable de témoigner, ils ont été exemplaires. Je voulais que ça se ressente à travers le documentaire, leur donner leur valeur, leur place.

D'autres exemples de films ou de réalisateurs qui auraient travaillé sur ce même genre ?

Un de mes maîtres, c'est Alain Cavalier. Il a réalisé le documentaire « 24 portraits » (1987) qui représente des femmes artisanes qui font des métiers en perdition... Je trouve que tout ce qu'il fait est absolument sidérant, magnifique et poétique à travers un point de vue si fort qu'est chacun de ces personnages. À la fois on parle du métier, de ces gestes qui seront perdus à jamais dans quelques années, et son documentaire permet d'en avoir la trace.

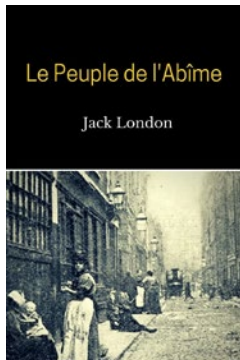
En même temps, on voit aussi la personnalité incroyable de ces femmes qui ont peu l'habitude de parler d'elles, mais qui ont une humanité extrêmement belle.

Journaliste : Alizé Lorion

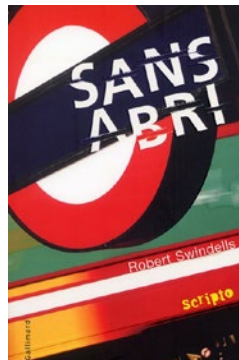
Relecture : Sandrine Brotons



Livres et films en plus



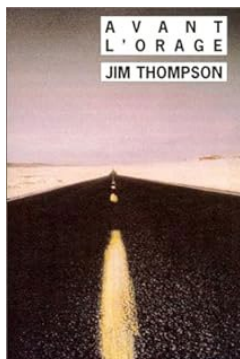
Le peuple de l'abîme
Jack London
Éditeur : Multiple
1902. London, déguisé en clochard, se perd pendant trois mois dans les bas-fonds de Londres, et en rapporte ce témoignage terrifiant.



Sans abri
Robert Swindells
Éditeur : Gallimard
Link n'a pas quinze ans et il raconte l'histoire d'une vie pas comme les autres. Après avoir été chassé du foyer familial par un beau-père violent et alcoolique, il devient très vite un SDF. Sans maison, sans amis, sans ressources et sans espoir.



Dans la dèche à Paris et à Londres
George Orwell
Éditeur : 10/18
À la fin des années 20, Orwell tombe brusquement dans la misère. À Paris puis à Londres, il découvre le quotidien des petits ouvriers et des laissés-pour-compte, tenaillés par la faim et rongés par l'alcool.



Shoah
Claude Lanzmann
Sortie : 30 avril 1985
Un film fleuve, fruit d'un travail de 11 années. Une somme à la hauteur de la tragédie.



Handicap Sans Abri
Benjamin Laurent - Documentaire
Disponible sur : Cortex média TV
Le témoignage puissant de personne sans abri en situation de handicap.



Au bord du monde
Claude Drexel - Documentaire
Sortie en salle : 22 janvier 2014
Paris, la nuit. C'est ici que vivent Jeni, Wenceslas, Christine, Pascal et les autres. Sans-abri, ils hantent trottoirs, ponts et couloirs du métro, au bord d'un monde où la société ne protège plus. Ils nous font face, ils nous parlent.

Abonnez-vous à la différence

Cortex 

www.cortex-media.tv